

La bénédiction du Seigneur continue à reposer sur la prédication de l'Évangile et sur les réunions de prières. Nous avons souvent la joie de constater que les membres du troupeau grandissent dans la connaissance des saintes Ecritures et en piété. Le nombre des catéchumènes s'est accru de semaine en semaine ; il s'élevait à la fin de l'année à 65 personnes, dont 52 à Béthesda et 13 à Thabaneng. Si nous retranchons de ce nombre 12 personnes qui ont été reçues dans l'Eglise, 2 qui n'ont pas persévéré dans la bonne voie, et 2 autres qui ont été recommandées aux soins pastoraux des missionnaires auprès desquels elles sont allées se fixer, il en reste encore 49, dont la plupart ont déjà trouvé la paix de leurs âmes en notre divin Rédempteur.

Les réunions de prières se sont maintenues durant toute l'année. Celles des jeunes gens, des jeunes filles et des petits bergers ont été bien bénies et exercent une grande influence sur eux tous. Leur conduite nous en donne des preuves et nous fait espérer que les résultats seront à la gloire de Dieu. C'est souvent avec émotion que nous entendons petits et grands prier avec ferveur pour la prospérité des Eglises de France, d'Angleterre et du monde entier, et en faveur de tous ceux qui travaillent à l'extension du règne de Christ. Ils s'intéressent vivement aussi au peuple d'Israël, et, dans leurs requêtes, ils demandent fréquemment à Dieu de lui faire la grâce de reconnaître et d'accepter Jésus-Christ pour Messie et Rédempteur du monde. Un autre grand sujet de joie et qui est pour nous une marque de la sincère affection qu'ils nous portent, c'est que *tous font continuellement mention* de nous dans leurs prières.

Bien que je me sois déjà longuement étendu sur l'œuvre que nous poursuivons ici, vous me permettrez néanmoins, très honorés frères, de vous entretenir maintenant de *l'annexe de Thabaneng*. Par quelques mots dits plus hauts, vous avez sans doute compris que le Seigneur a donné de grands encouragements à Molokoli. Non-seulement plusieurs de ses com-

patriotes se sont convertis à Dieu par son ministère, mais il a eu le bonheur de voir son vieux père se jeter entre les bras du Sauveur, dont il avait repoussé la grâce pendant douze ans. Vous comprendrez facilement la douce émotion que Molokoli éprouve en voyant parmi les catéchumènes qu'il instruit ce vieillard, sa vieille mère, son plus jeune frère et l'épouse de ce dernier. Avec quelle reconnaissance envers Dieu ne voit-il pas aussi sa congrégation augmenter en nombre et des personnes altérées de pardon venir s'entretenir avec lui de la seule chose nécessaire ! Lors de ma dernière visite à Thabaneng, j'ai compté et inscrit les 75 enfants de l'école du dimanche et constaté avec joie que les élèves adultes dépassaient en nombre la jeunesse. La plupart d'eux s'efforcent d'honorer le jour du Seigneur en s'habillant convenablement. Malheureusement, l'extension que prend l'œuvre à Béthesda et la rivière Makbaleng m'empêchent de me rendre à Thabaneng aussi fréquemment que je le désirerais. Plusieurs chefs m'ont fait demander avec instance de les aller visiter, mais je suis honteux d'avoir à dire que je n'ai pu encore me rendre à leurs invitations. Assurément je suis heureux d'avoir un collègue expérimenté et qui me seconde puissamment et de toute son âme dans la belle tâche qui nous est dévolue ; mais néanmoins, son âge avancé et les exigences de l'œuvre ne me permettent pas de faire reposer sur lui la plus lourde charge.

J'aurais encore bien des détails intéressants à vous communiquer, mais je crains vraiment, Messieurs, d'abuser de votre patience. Cependant, je ne puis taire le bonheur que nous avons eu en novembre dernier, de posséder quatre chrétiens Bapelis, venus à pied de 150 lieues loin, pour chercher la Parole de Dieu. Ils étaient si pressés de mettre leurs compatriotes en possession de sept douzaines de Nouveaux Testaments, qu'ils n'ont pas voulu se reposer plus de deux jours au milieu de nous. Dans une réunion extraordinaire de missions, ils nous

ont donné des détails saisissants sur les persécutions que les chrétiens de leur pays ont eu à essayer de la part de leurs compatriotes païens, et ils ont été vivement recommandés, eux, leurs frères et leur pays, à la bonté du Seigneur par plusieurs de l'assemblée. Cette réunion a produit une bonne impression sur nos chrétiens, qui ne savent presque pas ce que c'est qu'être persécutés pour la cause de Christ; aussi font ils souvent encore mention des Bapelis dans leurs prières. Le lendemain, ces braves voyageurs se remirent en route, le bâton à la main et de lourds paquets sur les épaules, mais avec l'expression que peut procurer la possession inattendue d'un immense trésor.

Je ne puis omettre non plus de vous faire part de la touchante histoire d'une petite fille de l'école du dimanche de Thabaneng. Vers le commencement de l'année dernière, cette enfant de sept ans, dont les parents sont païens, tomba gravement malade, puis dans un état léthargique. La croyant morte, on se disposait à l'enterrer, lorsqu'elle se réveilla en s'écriant : « Je viens de bien loin, mais je ne trouve pas le chemin, c'est pour cela que je suis revenue. Hâtez-vous d'appeler Molokoli, afin qu'il prie le Seigneur Dieu d'avoir pitié de moi et de m'éclairer. » Les parents voulurent lui faire prendre quelque remède, mais elle s'y refusa vivement, en disant : « Toutes vos médecines ne me feront pas de bien; ce que je veux et ce qui seul peut me sauver, c'est qu'on prie pour moi. » Un membre de la famille voulut essayer de prier, mais la jeune fille s'y opposa, disant qu'aucun d'entre eux ne pouvait réellement prier, puisqu'aucun ne servait Dieu. Puis, elle réitéra si souvent la demande qu'on appelât Molokoli et les gens de l'école, que les parents le firent. Notre évangéliste se rendit aussitôt à la requête de son élève. Celle-ci le supplia de faire en sorte qu'il y eût toujours quelqu'un près d'elle pour supplier le Seigneur de lui montrer le chemin du salut. Trois semaines après, elle s'est endormie dans la

paix de celui qui a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants et ne les en empêchez point. »

Agréez, très honorés frères, nos respectueuses salutations chrétiennes.

Votre tout dévoué  
Fréd. ELLENBERGER.

---

### STATION DE LÉRIBÉ.

*Lettre de M. COILLARD.*

Léribé, 5 décembre 1864.

Chers et honorés frères,

J'ai souvent regretté de ne pouvoir vous donner directement de nos nouvelles; notre position vous aura toutefois expliqué mon silence. Vous savez que depuis que nous avons transféré notre établissement, nous n'avons pas encore de demeure. La prudence nous fit un devoir d'abandonner notre ancienne hutte de mottes, où le manque d'air et l'humidité nuisaient visiblement à notre santé, pour vivre dans une tente de ma confection où, pour dire le moins, nous ne fûmes pas mieux, et où nous eûmes à passer un triste et rigoureux hiver. Notre santé, surtout celle de ma chère femme, s'en est sérieusement ressentie; toutefois le Seigneur ne nous a pas laissés sans de précieux témoignages de son amour. Aujourd'hui, nous occupons une toute petite chambre, où nous sommes très à l'étroit, mais cette chambre a une cheminée, une fenêtre à neuf carreaux, une porte, un toit que nous ne heurtons pas de la tête, et des murs qui ne s'agitent pas au gré du vent; c'est donc pour nous un petit palais pour lequel nous ne cessons de rendre grâces à notre bon Père céleste.

Vous serez heureux d'apprendre que l'œuvre, au milieu des plus grands désavantages, a continué sa marche lente,



bien lente, mais progressive. Les rochers qui nous environnent et les cavités de la montagne abritent tour-à-tour une bonne congrégation. Notre champ de travail déjà si vaste, s'est encore agrandi de deux annexes : Mparané et Makhoa-khoeng, que je visite toutes les six semaines. — La première, à 5 ou 6 lieues d'ici dans la direction de Mabolélé, fut jadis, parmi les Mantatis, une station wesleyenne très florissante. La guerre, qui détruisit cette tribu, en dispersa les chrétiens et il n'y reste plus aujourd'hui que les ruines de bâtiments simples, mais de bon goût, et de vastes jardins. La population mossouto des environs est très nombreuse et est sous l'autorité de Molapo. Nos frères wesleyens la visitent une ou deux fois l'an, mais faute d'ouvriers, ils n'y font aucune œuvre régulière. Aussi est-ce avec leur assentiment que je me suis engagé à visiter ce poste jusqu'à ce qu'il soit dûment occupé.

La deuxième est dans les montagnes qui nous séparent de la Natalie et où le chef Lesaoana vient de s'établir. Sa demande d'un missionnaire vous est connue. Il professe d'aimer beaucoup l'Évangile, et il n'est pas rare de le trouver lisant le Nouveau Testament. Malheureusement, il s'est fait dans le pays une assez mauvaise réputation par diverses rapines, et j'ai fait l'expérience que nous ne pouvions guère nous fier à ses belles promesses.

Je l'ai souvent visité lorsqu'il était encore entre cette station et celle de Thaba-Bossiou, et si l'œuvre alors eût été faite avec suite, elle promettait beaucoup. — Mes nombreuses occupations et les rivières m'empêcheront sans doute d'apporter toute la régularité que je voudrais dans l'évangélisation de ces nouveaux postes. Mais je suis heureux de dire que l'esprit missionnaire dont les membres de mon petit troupeau sont animés, m'assure de leur concours.

La première fois que je m'y rendis, je pus, en m'écartant fort peu de ma route, visiter un grand nombre de villages et de hameaux dépendant du chef Molapo. Je fus généralement

bien reçu, et j'eus le bonheur d'annoncer la bonne nouvelle à diverses assemblées, la plupart de plusieurs centaines de personnes. Mon cœur se serre en présence de notre insuffisance. Oh si seulement nous pouvions nous multiplier! nous vouer à l'instruction et à l'évangélisation tout à la fois, sans négliger aucun de ces nombreux devoirs qui nous harassent à domicile et se disputent notre temps! Ce qui m'afflige, c'est que l'ignorance de ces pauvres gens est si profonde que des visites passagères ne peuvent avoir grand résultat. — Plusieurs qui me voyaient pour la première fois, braquaient sur moi leurs grands yeux, restaient bouche bée, puis partaient d'un éclat de rire et frappaient des mains en m'entendant parler leur langue. Un blanc qui parle le *sessouto!*... Généralement cependant on se calme et l'on écoute. Simple, il faut l'être à tout prix avec eux.

Vous apprendrez avec plaisir que nous avons repris notre école journalière. Elle compte une quarantaine d'enfants très réguliers et dont les progrès nous réjouissent. Nous la tenons au grand air et tâchons de lui donner tout l'entrain possible; du reste le désir de s'instruire que manifestent quelques-uns de nos élèves, nous fait passer par-dessus bien des incommodités. — Nous donnons en outre des leçons particulières à quelques jeunes garçons, et, trois fois par semaine, nous tenons, le soir, dans notre chambrette une école pour les jeunes gens qui ne peuvent fréquenter celle du jour. Depuis quelque temps, le besoin d'instruction commence à se manifester d'une manière réjouissante parmi les païens de notre district. Molapo et plusieurs autres personnages influents de la tribu m'ont, à plusieurs reprises, demandé de recevoir chez moi des jeunes gens pour les instruire.

Ce fut avec le chef le thème de sérieux entretiens. Il m'invita à plaider cette cause devant une de leurs grandes assemblées politiques. On conçoit que je le fis avec bonheur. Molapo et ses principaux conseillers prirent la parole pour appuyer ce que j'avais dit. Ils ont la langue déliée, ces

Bassoutos, c'est un plaisir de les entendre dans ces grandes réunions. Quand quelque chose les intéresse, leur éloquence est fort entraînant, mais les Bassoutos ne sont pas faciles à entraîner. L'un de ces orateurs, un neveu de Moshesh, me pria de recevoir ses deux garçons, disant que depuis longtemps il guettait l'occasion de les faire instruire, et qu'il en avait souvent conféré avec Molapo, son chef. « Je ne veux point, ajouta-t-il, que mes enfants soient à charge à notre missionnaire ; j'ai déjà mis à part pour eux plusieurs sacs de blé, des vaches laitières et une femme pour leur faire du feu. » Je craignis un moment de m'être trop avancé, car nous ne sommes pas en mesure d'obtempérer à de telles demandes. Mais, en pensant à l'opposition que notre petite école journalière rencontrait naguère, à la sollicitude et aux prières dont nous l'entourions, aux projets que nous avions formés pour son développement et que nous soumettions au Seigneur depuis si longtemps (ce dont nos Bassoutos ne se doutaient pas), je ne pus m'empêcher de voir là encore la main de Dieu. Si donc il nous prépare cette nouvelle œuvre, il nous donnera les moyens et les forces de l'accomplir. Nous comptons sur lui, et nous sommes à l'avance assurés de la sympathie de notre comité, aussi bien que du concours généreux des vrais amis des Missions.

Dans la même assemblée, on s'éleva contre des déprédations commises par des Bassoutos parmi les Boers, et l'on fit contre l'introduction de l'eau-de-vie, dans notre district, une loi que je fus prié de publier dans les journaux de la Colonie et de l'Etat-Libre. Il en était bien temps, surtout depuis qu'un allemand, qui s'est établi comme marchand dans le village, y a apporté des boissons spiritueuses, ce qui a donné lieu à de grands désordres. Cette loi est aussi un progrès à signaler.

Nous reçûmes, il y a quelques semaines, une visite qui a fait une grande sensation parmi nos Bassoutos : c'était quatre hommes de la tribu de Sékuati, au nord-ouest, je crois, de

la Natalie. M. Merenski, missionnaire de la Société de Berlin, les envoyait chercher des Nouveaux Testaments et des livres d'école. Ne pouvant satisfaire à une si grande demande, je les envoyai à Béthesda chez M. Ellenberger. Nous fûmes étonnés de les voir revenir au bout de deux semaines chargés de gros paquets de livres ; il avait tellement plu, qu'ils avaient dû remonter le cours de plusieurs rivières. Ils arrivèrent tout radieux le vendredi soir chez nous, et nous eûmes toutes les peines du monde à les retenir jusqu'au lundi. Ils étaient si impatients de regagner leurs foyers avec leur précieux trésor !

Ils nous édifièrent vivement en nous racontant les progrès que fait le règne de Dieu dans leur pays, et les persécutions qu'ils ont déjà eu à souffrir. Leur chef est un despote qui aurait béni l'inquisition. Il accusait les chrétiens de rébellion, parce qu'ils se réclament du Seigneur Jésus, d'arrêter la pluie en portant des habits européens et en laissant croître leur cheveux, au lieu de les raser à demi d'après la coutume du pays. Un jour, au milieu de l'hiver, on les parqua dans les champs, on leur ordonna de se dépouiller, hommes et femmes, de tous leurs vêtements. — « Je vous les rendrai, dit le tyran, lorsque vous déclarerez que vous renoncez à l'Évangile. » On ne leur permit pas même d'entrer dans leurs maisons pour y passer la nuit ou de se faire un peu de feu. Plusieurs messagers furent à diverses reprises envoyés pour les insulter. Quelques-uns cependant, émus de pitié, les conjurèrent d'apostasier, assurant qu'ils seraient reçus en grâce. « Quoi ! répartit l'un des chrétiens, quand vous envoyez vos jeunes gens paître le bétail à des postes lointains, leur interdisez-vous de penser à la maison ? Vous avez beau faire, vous n'avez pas le pouvoir de nous empêcher de penser au ciel — c'est notre *chez-nous*, nos cœurs sont là. — « Eh bien, répliqua le païen, reniez Jésus de la bouche seulement, on ne vous demande pas plus ; on vous rendra vos vêtements et vos maisons et vous pourrez continuer à prier en secret.



Ainsi Satan est toujours là même, le serpent ancien. Les chrétiens ne prêtèrent point l'oreille à ce conseil perfide, se souvenant sans doute que Jésus a dit : « Celui qui me reniera devant les hommes, je le renierai aussi devant mon père et devant les anges qui sont aux cieux. » — Leurs souffrances furent grandes. Un dimanche, on les enferma dans une cour ; les femmes avaient été, de nuit, conduites à la rivière, on les contraignit de s'asseoir dans l'eau jusqu'après le lever du soleil. Plusieurs des hommes furent battus de verges jusqu'à ce que leur corps ne fût plus qu'une plaie sanglante. — « Mais, disait Zébédée, une de nos plus grandes épreuves, c'est qu'on nous défendit, sous peine de mort, d'aller chez les missionnaires. Nous tâchions de nous évader de nuit pour aller recevoir les instructions de nos pères, prier avec eux, et prendre la Cène du Seigneur, — Par précaution, c'étaient les hommes seuls qui y allaient, et ils étaient de retour avant le lever du soleil. » Ils faisaient ainsi, de nuit, à peu près quatre lieues.

Dans toute la tribu, il n'y eut que trois personnes qui apostasièrent ; l'une est revenue à l'Eglise ; une autre voulait devenir polygame ; une seule donc craignit les persécutions, et, comme cela s'est répété bien des fois dans l'histoire de l'Eglise, celui-là devint l'ennemi le plus acharné des chrétiens.

Il est intéressant d'apprendre que l'Évangile a été introduit dans ce pays par un natif qui, ayant été travailler à la baie d'Algoa, y fut converti et baptisé. La Parole de Dieu, qu'il traduisait à ses compatriotes du hollandais dans leur langue, excita leur curiosité et toucha quelques cœurs, et en particulier celui d'un aveugle qui, après la mort du premier évangéliste, devint la colonne de la petite Eglise naissante. Deux jeunes gens qui, eux aussi, étaient allés travailler au loin, revinrent avec des cœurs nouveaux et munis de la Parole de Dieu. Le terrain était ainsi préparé lorsqu'arrivèrent les missionnaires. Aussi, pendant trois ou quatre ans, l'Évangile fit-il les progrès les plus réjouissants.

En entendant parler ce frère en Christ, je fus frappé de la

connaissance qu'il avait de la Parole de Dieu, et cela d'autant plus que je l'entendais compter un à un les Nouveaux Testaments que possède la tribu, cinq ou six en tout, et quelques-uns en langues étrangères. Les livres qu'ils sont venus chercher chez nous ne sont pas reliés, mais qu'importe ! c'est la Parole de Dieu ! Oh ! la joie des chrétiens lorsque ce trésor arrivera chez eux ! « Cela seul, disaient les messagers suffirait pour nous faire accepter avec joie les nouvelles persécutions qui nous attendent. »

Les gens de cette tribu s'appellent les Bassoutos par excellence ; ils parlent le sessouto avec quelques nuances faciles à saisir. Je n'ai pu m'empêcher d'établir une comparaison entre eux et nos propres Bassoutos. Est-il donc vrai que les premiers seront les derniers !

Qu'on me pardonne la longueur de ces détails, que j'ai trouvés, pour ma part, palpitants d'intérêt. Seulement une analyse ne peut pas donner le parfum et la chaleur du discours de Zébédée.

Je ne sais pas si d'autres frères vous auront déjà mis au courant des événements qui se passent ici. Le gouverneur du Cap, en qualité d'arbitre, a fixé les frontières du Lessouto et de l'État-Libre, mais, comme de juste, au détriment des noirs. Le président de l'État-Libre donna aux Bassoutos un mois pour évacuer une portion de leur pays où ils avaient déjà labouré et semé. Dans un pays où l'on n'a ni chemins de fer ni télégraphes, on a le droit de s'étonner de la rigueur d'un tel décret, car avant que Moshesh en eût connaissance, qu'il pût rassembler tous les petits chefs du pays, que ceux-ci eussent le temps de retourner chez eux et de transmettre les ordres de Moshesh jusque dans les villages les plus éloignés, il ne restait que fort peu de ce mois de grâce accordé par le président. Encore nos pauvres Bassoutos, hommes du présent par excellence, ne comprirent-ils pas l'imminence du danger et n'obéirent-ils à leurs chefs que lorsque l'alarme se fut répandue dans tout le pays. Alors, sans se donner le temps d'em-

porter un peu de blé pour la route, ils quittèrent subitement leurs villages et vinrent chercher refuge de ce côté-ci du Calédon. Pendant plusieurs jours, ce n'étaient que des cavaliers chevauchant à bride abattue, des troupeaux de bétail qui remplissaient l'air de leurs beuglements, des femmes et des enfants qui cherchaient sous les rochers un coin où se blottir. L'emplacement de la station est un grand fer à cheval formé par le contour d'une montagne, et aux deux extrémités duquel se trouvent, à droite le village du chef, à gauche celui des Pagamotsi. On désigne cet endroit-ci sous le nom spécial de Magoana-Machuana, *les petites cavernes blanches*, à cause du grand nombre de ces cavités qui s'y trouve. Aujourd'hui il n'en est pas une qui ne soit habitée, même celles qui surplombent d'affreux précipices.

La famine se fait déjà cruellement sentir parmi ces pauvres fugitifs ; les enfants crient, les mères assiègent notre porte, pendant que les hommes, au risque de leur vie, vont chercher du blé dans les villages abandonnés. Pour comble de misère, la pluie tombe presque sans cesse ces jours-ci, et une pluie très froide. J'ai été visiter nos nouveaux paroissiens dans ces antres. « Moruti, disait l'un, est-ce que tu ne donneras rien à manger à nos enfants qui pleurent de faim ? — Prête-nous un abri, disait l'autre, mon enfant est malade et il a froid ? » Pauvres gens, ils croient vraiment que chez le missionnaire on peut parer à tout !

Les temps sont sérieux, en vérité. Des pluies incessantes font étioler les blés dans les champs ; les sauterelles, en plus grande quantité que l'an passé, ont déjà détruit toute espèce de végétation dans certaines parties de l'Etat-Libre, à ce qu'on nous assure. Nos Bassoutos perdent la tête au milieu de ces désastres. Parmi ces mêmes fugitifs qui meurent de faim, il en est, le croiriez-vous ? qui ont d'immenses troupeaux, qu'ils laissent impunément paître dans les champs de blé de ceux qui leur ont donné l'hospitalité. Quand on leur fait des remontrances, ils répondent froidement : « Pourquoi n'avez-

vous pas défendu nos droits et nous avez-vous laissé enlever nos demeures et nos terres ? C'est votre faute ; nous n'y pouvons rien ! » Naturellement, de tels actes engendrent des querelles. Que Celui qui, dans sa bonté, nourrit les oiseaux du ciel et revêt les lys des champs, qui ne sèment ni ne filent, ne nous oublie point dans notre détresse !

Trois de nos stations, Mékuatling, Mabolélé et Lérivé, sont particulièrement concernées dans les événements du jour, se trouvant les plus voisines de la nouvelle frontière, et, selon toute probabilité, sur le théâtre futur d'une guerre. Pour ce qui nous regarde personnellement, que nos amis se rassurent. Nous ne quitterons notre poste que si les Bassoutos sont exterminés, ce que Dieu ne permettra pas encore. Nous sommes calmes et pleins de confiance en Celui qui règne dans les cieux et sur la terre, sachant que pas un cheveu de la tête d'un deses bien-aimés ne peut tomber en terre sans sa permission.

Au milieu de toutes nos alertes, un de nos amis de l'Etat-Libre nous a envoyé un maçon, bon ouvrier, paraît-il, et que tous ces bruits de guerre n'émeuvent pas beaucoup. Nous l'avons reçu comme un envoyé du Seigneur, car nous demandions depuis longtemps un tel secours.

La veille même du jour où nous nous attendions à voir les Boers fondre sur nous, avait lieu ici une cérémonie touchante. M. Orpen, le gendre de M. Rolland, était en passage chez nous, et un bien cher ami, M. Scott, missionnaire wesleyen à Thaba-ntsou, était venu, avec un de ses collègues, nous faire une visite avant que la guerre éclatât. Le jour dont je parle avait été fixé pour une réunion de prière et la pose des fondements de notre chapelle. L'assemblée fut immense, grâce aux ordres du chef. J'ouvris ce *pitso* par une allocution où, entre autres choses, je rappelai ce qui s'était dit et fait dans la réunion dont j'ai parlé plus haut, et réclamai un concours actif pour bâtir notre maison d'école. Molapo prit ensuite la parole, développa admirablement les avantages de l'éducation, s'élevant contre une foule de superstitions



païennes qu'il tourna en ridicule. Etrange contradiction ! Tourner en ridicule des coutumes dont il est souvent le promoteur ! Puis, comme nous n'avions pas eu le temps d'élever, selon l'habitude, les fondements à leur niveau et de préparer la pierre angulaire, nous les creusâmes. Je donnai le premier coup de bêche, en déclarant que nous fondions cette maison au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, un seul Dieu, trois fois saint et béni éternellement, et invoquai sa sainte bénédiction. Molapo prit ensuite la bêche, puis M. Scott, puis M. Orpen, puis M. Baker, un frère wesleyen ; puis un membre de l'Eglise, puis Jonathan (le fils du chef) ; puis plusieurs des principaux hommes de la tribu, qui tous prononcèrent quelques paroles bien appropriées, que le manque de place m'empêche de citer. Nous étions tous sous une impression solennelle ; tout le monde se leva et nous priâmes. — Vint ensuite la souscription, que Molapo ouvrit par le don de trois bœufs. Je m'assis devant une table et recueillis patiemment, non-seulement les noms des donateurs, mais même la couleur des chèvres, bœufs ou brebis qu'ils offraient, ce qui causa quelque étonnement parmi les païens. Cette collecte produisit sur-le-champ :

En argent : 185 fr. 72 c. ; en nature : 13 bœufs, 2 chevaux, 88 chèvres et brebis, 2 cochons, 3 poules. (1)

Je suis sûr que vous vous unirez à nous pour bénir le Seigneur. Nous chantâmes des cantiques. M. Scott et moi adressâmes des remerciements à l'assemblée ; puis, des cantiques et des prières terminèrent cette belle réunion, qui avait duré plusieurs heures au grand soleil. Chacun se retira visiblement heureux et satisfait. Pendant plusieurs jours, au milieu des cris de guerre, on n'entendait parler que de cette bonne assemblée, — pitso e monate. — Seigneur, augmentez-nous la foi !

Priez pour votre affectionné en Jésus-Christ !

F. COILLARD.

(1) La vente des animaux pourra produire plus de 2,000 fr. (*Note des réd.*)